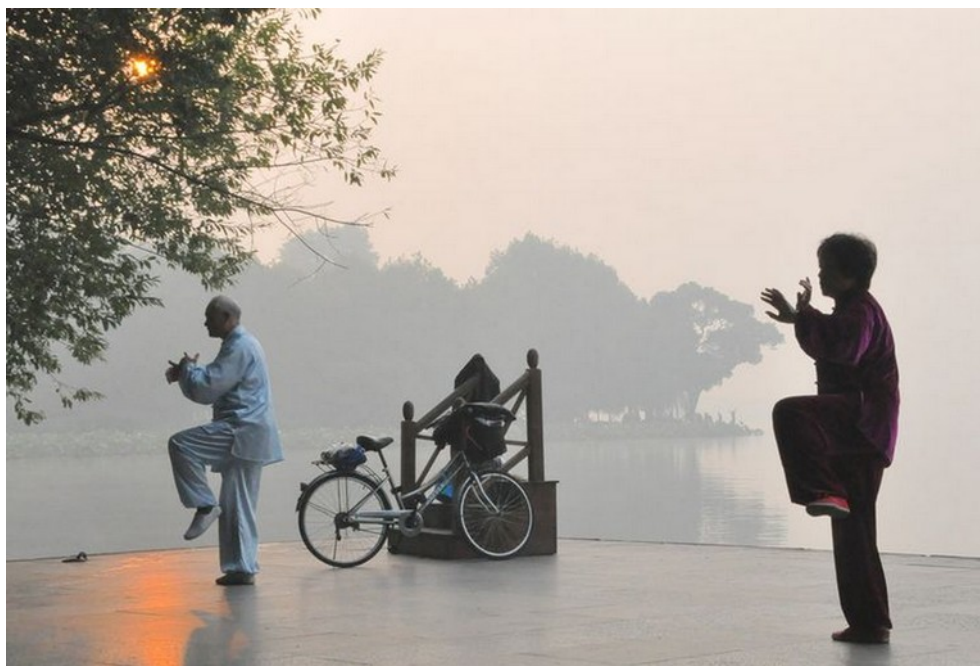


LE TAIJI QUAN, ENTRE ÉMERVEILLEMENT ET AMERTUME



Taiji quan au petit matin au bord du lac de L'Ouest à Hangzhou

L'article qui suit a été écrit par une amie de très longue date, Nathalie Tchéou Walker. Nous nous sommes connus au lycée, à la fin des années 1970 alors que je me passionnais de plus en plus pour les arts martiaux. Il nous était arrivé de fureter ensemble dans la librairie Le Phénix où je découvris mes premiers manuels de wushu, petits fascicules édités en Chine populaire dont le contenu indéchiffrable m'incita à apprendre le chinois. Nous nous sommes perdus de vue après le bac et c'est plus d'une trentaine d'années plus tard, grâce à la magie de l'Internet et au site Shenjiying, que nous avons pu enfin reprendre contact. Entre-temps, Nathalie s'était mise à la pratique du Taiji quan alors qu'elle habitait à Taïwan. Une expérience douce-amère dont elle nous livre aujourd'hui le témoignage.

Quatre heures du matin, près du lac de l'Ouest à Hangzhou. Tout est inhabituellement calme et silencieux. Des silhouettes blanches se meuvent comme dans un film au ralenti dans la brume de l'aube. Leurs mouvements sont lents et gracieux, et pourtant si puissants... C'était un moment merveilleux, magique, presque irréel.

Nous étions en juin 1984, j'avais 20 ans, et je mettais les pieds pour la première fois en Chine. Mon père avait quitté Qingtian, petit village dans la province du Zhejiang en 1957 et ma mère l'avait rejoint trois ans plus tard. Ensemble, comme beaucoup de leurs compatriotes, ils avaient monté leur premier petit restaurant chinois de quartier dans le 3eme arrondissement de Paris (où je rencontrai José au Lycée Turgot). Et pour ma mère que j'accompagnais, c'était aussi son premier retour au pays.

Ce n'est que 25 ans plus tard que je me suis mise à la recherche de passionnés de taijiquan. Je ne sais pas si mon intérêt pour le taiji était dû à mes origines chinoises. Peut-être que si nous avions vécu en Allemagne, comme nous l'avions envisagé dans un premier temps, j'aurais fait partie d'un

club de randonnée. Mais mon mari venait d'être muté à Taïwan. Mes enfants étaient partis étudier à l'étranger et, sans travail, j'avais pour la première fois de ma vie tout le temps devant moi. En me promenant autour du lac plus modeste de Neihu, dans la banlieue de Taipei, j'ai revu ces mêmes silhouettes se mouvoir au petit matin.

Je prenais à l'époque des cours de chinois afin de perfectionner les bases acquises dans ma jeunesse, car je n'avais pas le niveau nécessaire pour communiquer avec mes nouveaux amis taiwanais. Aussi dans un premier temps, je me tournai vers la communauté d'expatriés français. Mon premier professeur était une Française, Noëlle Kasai, qui suivait l'enseignement d'un maître américain Mark Linett installé depuis 20 ans à Taipei et lui-même disciple du grand maître Wang Yen-Nien. Le style du Yangjia Michuan me laissait un peu perplexe, car le corps semblait monter et descendre à chaque mouvement (jambes fléchies au début du mouvement, jambes tendues à la poussée des mains), comme les vagues sur une mer remontée. Le taijiquan étant un art martial, je m'attendais aussi à un travail interne que je ne voyais pas.

Plus tard, j'ai rencontré dans ma résidence un petit monsieur âgé, Hsieh Laoshi qui pratiquait le tuishou avec son neveu. Il m'a finalement enseigné le style Chen de taijiquan tiré de l'enseignement de Feng Zhiqiang et j'ai continué avec la forme de ce style à l'épée. Je trouvais cette dernière plus stimulante et pratiquais assidûment tous les matins pendant 2 heures.

Assimiler la subtilité des mouvements, mémoriser et répéter des dizaines de fois les enchaînements à l'épée, s'émerveiller de ce que le corps est capable de réaliser, se concentrer sur le travail interne et pratiquer le tuishou en veillant à oublier son ego. Tout cela dans des parcs bruyants sous le chant des criquets assourdissants et une chaleur étouffante et moite. J'ai adoré.



Pratique de l'épée par Nathalie Tchéou Walker dans un parc Taïwanais

Malheureusement, les maîtres qui m'ont enseigné leur savoir m'ont également introduit dans un monde dans lequel je ne me suis pas sentie à l'aise. L'enseignement du taijiquan tel que je l'ai connu était entouré de "maîtres" égocentriques et de rivalités entre les différentes écoles _ chacun

prétendant avoir le meilleur style, le plus puissant ou tout simplement être le descendant direct d'une grande lignée _ mais aussi de coups bas mesquins à des fins purement financières et de ragots déplacés. La plupart de ces maîtres se se jouaient aussi de la crédulité et de la naïveté des débutants.

J'avais ainsi convaincu mon mari de sponsoriser la Fédération taïwanaise de taiji quan et leur championnat "international" annuel pour découvrir finalement que sa donation avait été jugée trop minime pour lui faire l'honneur de la mentionner lors de la cérémonie d'ouverture. Et pour cause : elle avait été utilisée par le "maître" pour se rendre à l'étranger et promouvoir sa propre école !

J'ai aussi suivi un atelier de travail dirigé par un fameux expert de taiji quan et kung-fu d'origine taïwanaise installé aux États-Unis. J'étais impressionnée par ses capacités en arts martiaux et ses connaissances très pointues, notamment sur le qigong, mais il était juste intéressé par trouver un autre disciple naïf susceptible de promouvoir une école franchisée de son style, en Australie par exemple où j'avais déménagé, pays qui manquait à l'époque dans sa liste. Ses disciples taïwanais ou français le suivaient comme le messie et lui obéissaient inconditionnellement d'un claquement de doigts. Je ne savais pas si je devais en rire ou pleurer.

Un autre maître que j'ai rencontré à Taïwan, cette fois par l'intermédiaire de Hsieh Laoshi, était instructeur auprès des marines indonésiens. Il ressemblait au Bouddha chauve souriant et plaisantait en disant que son "chi" était si grand que son ventre en était tout bedonnant. Ses mouvements étaient impressionnants, puissants et fulgurants tout en rondeur et en souplesse. Il avait appris cette forme à l'âge de 5 ans.

Ses parents avaient fui la Chine en plein chaos et s'étaient réfugiés en Indonésie. Battu et laissé pour mort par des voyous locaux, il avait finalement survécu et suivi l'enseignement d'un maître chinois très discret persécuté par les communistes qui voulaient à l'époque détruire tout enseignement traditionnel. Âgé de 35 ans, ce jeune maître n'avait à Taïwan que 20 disciples et refusait de communiquer son nom et de se faire photographier pour éviter que d'autres viennent le défier au combat.

À chaque visite, il nous faisait une démonstration de ses talents, comme on jette des miettes aux oiseaux. Mais j'ai finalement été très déroutée lorsque j'ai réalisé que la forme initiale pratiquée par ce grand maître, tel le téléphone arabe, n'avait que peu à voir avec ce que je m'acharnais à maîtriser auprès de Hsieh Laoshi, lui-même élève d'un des disciples du maître en question.

Le coup final a été lorsque ce maître pourtant si impressionnant s'est joué de la naïveté des élèves de ses disciples comme pour campagne de marketing. Il s'est laissé soulever comme une plume la première fois, et est devenu tellement lourd la fois suivante que de façon étonnante, on n'arrivait plus à le faire décoller du sol. Désolée, mais mon petit-fils de 2 ans connaît cette astuce lorsqu'il fait un caprice...

Et puis, j'ai réalisé, incrédule, que mon "laoshi" de 75 ans s'était respectueusement entiché de ma personne lorsqu'il a commencé à vouloir venir me chercher avec son scooter flamboyant neuf pour m'emmener aux grands rassemblements hebdomadaires.

Depuis, je me suis mise au yoga, et je communique sur internet avec une yoga thérapeute basée aux États-Unis. Ce style de yoga n'est ni puissant, ni acrobatique. Il reste fonctionnel, thérapeutique et centré sur le ressenti interne de la respiration et externe des muscles en action. Je pratique chez moi en ma seule compagnie et cela me convient très bien.

Mais qui sait si je ne reviendrai pas un jour au taiji quan dans un contexte plus sain grâce à mon ami José...

Nathalie Tchéou Walker

www.shenjiying.com